

Dimakis, Jean, P. *Codrika et la question d'Orient sous l'empire français et la restauration*. Paris-Montréal, Éditions Jean Maissonneuve-Presses de l'Université de Montréal, 1986, 187 p.

H. R. C. Wright

Volume 19, numéro 1, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702313ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702313ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Wright, H. R. C. (1988). Compte rendu de [Dimakis, Jean, P. *Codrika et la question d'Orient sous l'empire français et la restauration*. Paris-Montréal, Éditions Jean Maissonneuve-Presses de l'Université de Montréal, 1986, 187 p.] *Études internationales*, 19(1), 172–173. <https://doi.org/10.7202/702313ar>

pays du Tiers-monde. Cet oubli qui caractérise le symposium de Stockholm s'avère tout à fait inacceptable.

Claude COMTOIS

*Département de géographie
Université d'Ottawa, Canada*

HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

DIMAKIS, Jean, *P. Codrika et la question d'Orient sous l'empire français et la restauration*. Paris-Montréal, Éditions Jean Maisonneuve-Presses de l'Université de Montréal, 1986, 187p.

Panagiotis Codrika délaissa en 1802 l'abortive mission diplomatique ottomane à Paris, dont il était premier secrétaire. Du moment de cette défection jusqu'à sa mort en 1827 il était « secrétaire-interprète » au ministère des Affaires étrangères de France. Jean Dimakis présente les opinions de Codrika sur les affaires grecques de 1802 à 1827 sous forme d'analyse des documents officiels et des brochures anonymes rédigés par lui.

À cette époque, les Grecs de l'empire ottoman jouissaient d'une certaine autonomie et de quelques occasions favorables, mais ils ne pouvaient fleurir dans l'incertitude que créait le despotisme désorganisé de la Sublime Porte et qu'empirait l'intervention spasmodique et arbitraire des agents du gouvernement russe. Codrika affirma que l'écroulement progressif de l'empire ottoman agrandissait dangereusement l'empire russe, et il insista pour que Napoléon y intervienne. Le mieux serait la division de l'empire ottoman entre un empire des Turcs qui comprendrait la plus grande partie de l'Asie mineure, et un empire des Grecs qui engloberait la péninsule des Balkans et la région de la mer Égée. Le chef, à Constantinople, de l'empire des Grecs devait être un prince de la famille Bonaparte, ou un prince allemand, ou même un prince de la maison impériale de Russie, car tout prince placé sur le trône de Constantinople devien-

drait par la force des choses, indépendant de la Russie. Faute de ça, on devait imposer une réorganisation de l'empire ottoman pour déterminer l'autonomie de ses communautés chrétiennes avec la garantie et la protection de la France.

Codrika n'a pas approuvé la « folle entreprise » des « hétéristes » (conjurés d'une association hellénique secrète) qui envahirent la Moldavie en traversant le Pruth de la Bessarabie en Mars 1821, au moment où le congrès de Laybach s'occupait à consolider la paix en Europe. Cette insurrection a mis en danger tout ce que les Grecs avaient accompli en dedans de l'empire ottoman. Mais les représailles turques, et notamment l'exécution au jour de Pâques 1821 du patriarche orthodoxe de Constantinople, ont rompu le pacte tacite qui liait le sultan avec ses sujets grecs et ont rendu pleinement légitime la résistance organisée contre la menace de l'extermination. Dès lors, Codrika a fait tout son possible pour aider la cause de l'indépendance grecque, conformément à son devoir comme employé du gouvernement français.

Issu d'une famille athénienne de rang social élevé, Codrika était dénommé « phanariote athénien » par ses ennemis parmi la diaspora grecque. C'est que son service de la Porte de 1783 à 1802 l'a assimilé au petit cercle des familles grecques privilégiées de Constantinople. Il s'est fait des ennemis par son attitude conservatrice dans la querelle linguistique à propos de la forme de la langue grecque moderne. Il a osé critiquer les opinions linguistiques d'Adamantios Coray, l'Arthur Griffith du nationalisme hellénique libéral selon H.A.L. Fisher. Codrika a qualifié Coray de « jacobin » et a voulu démontrer que les insurgés en Grèce ne désiraient que la civilisation et le règne de la loi, c'est-à-dire les conditions essentielles à la floraison économique et culturelle. Il était à la fois réaliste et optimiste quant aux possibilités d'une Grèce indépendante.

En appendice à ce livre sont reproduits deux des textes originaux de Codrika. Ils suffiront pour convaincre les étudiants des affaires internationales que l'excellente analyse de

ces documents par le professeur Dimakis leur donnent tout l'information désirée.

H.R.C. WRIGHT

Cambridge, Angleterre.

HUBLLOT, Emmanuel, *VALMY ou la défense de la nation par les armes*, Paris, Fondation pour les études de défense nationale, 1987, 478p.

L'épopée qui nous est livrée sous la plume du général Hublot vise à faire la preuve que la victoire produite par « la supériorité des armes et la puissance du moral » est le fait non pas tant du « peuple en armes » que de « l'armée de la nation » saisie du « souffle patriotique ».

Situons, pour le lecteur, ce « non événement » que fut la canonnade de Valmy. En 1792 l'Assemblée législative française et Louis XVI impuissants, déclarent la guerre à l'Autriche. Une armée combinée austro-prussienne fait une incursion de cinq semaines en territoire français. Après des débuts difficiles, cette armée bicéphale, sans support logistique adéquat, se traîne sur les routes de France. À Valmy, l'armée française (royale devenue nationale) est en position tactique avantagieuse et nantie de canons supérieurs. Une longue canonnade eut lieu entre les deux armées. Nous sommes à la fin de septembre, l'automne est avancé et les envahisseurs, dont les deux tiers des effectifs sont malades, décident de rentrer chez eux. La « non-bataille » de Valmy sera acclamée à Paris comme une grande victoire sur les armées prussiennes. La politique française donnera, pour les besoins de la cause, à cette « victoire » tactique, une portée stratégique.

L'auteur n'hésite pas à condamner certains mythes, par exemple celui qui impute la victoire de Valmy aux miliciens de la dernière heure puisqu'à Sainte-Menehould seulement sept des soixante bataillons furent des volontaires de '92 et au point de contact des armées, seulement deux des bataillons présents étaient des bataillons de volontaires (et de '91 donc, les mieux entraînés). De plus, à Valmy, la majorité des officiers supérieurs et des commandants était encore de la noblesse.

Même si l'auteur tente de détruire certains mythes, il entretient certaines notions glorieuses. Ainsi il excuse facilement les excès de zèle de l'Assemblée législative et des Parisiens qui, déjà à cette époque, affirment que « Paris c'est la France », et approuvent le massacre des prisonniers de la nouvelle République de même que la déclaration de guerre aux Autrichiens. De plus, le général Hublot prétend, indirectement, qu'une nation ne se crée ou ne se cimente que dans le sang ! Comment ne pas sursauter lorsqu'il déclare que de Valmy à Waterloo « la France soutiendra, pour préserver sa survie et sa grandeur, une lutte épuisante... » Épuisante certes puisque les grognards de l'Empereur se traîneront jusqu'aux portes d'Égypte et de Russie ; mais pas nécessairement pour la survie de la France !

Ce livre nous offre d'excellentes descriptions d'équipements et de tactiques de l'époque. La recherche historique y est approfondie. L'analyse des personnalités et des politiques de la Révolution à l'Empire est captivante. En fait, l'oeuvre est complète dans sa revue de tous les facteurs qui ont pu jouer un rôle à Valmy. Cependant les leçons de l'histoire que l'auteur cherche à en tirer, prêtent à discussion.

D'abord celui-ci spéculé sur des parallèles historiques douteux qu'entre les personnalités de Rochambeau et de Pétaïn, les drôles de guerres de 1792 et de 1939-40, les mêmes routes d'invasion, l'alternance des loyautés françaises entre le prince et la nation ; par exemple entre Louis XVI et la Révolution jusqu'à De Gaulle et la nouvelle république. (Thèse encore reprise tout récemment par Jean-Paul Pigasse, dans *L'Express*, 16 octobre '87 lorsqu'il rapporte que les Français « agiront comme ils l'ont toujours fait au cours de leur longue histoire, renversant les idoles et bousculant l'ordre établi sans se préoccuper des conséquences... »)

L'auteur tient aussi, bien visiblement, à appliquer certains concepts stratégiques modernes à un « non-lieu » historique ; surtout lorsqu'il cherche subtilement à convaincre son lecteur de la possibilité d'une dissuasion conventionnelle, en se servant de Valmy com-